

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 1

Artikel: Les maîtres chanteurs à Lyon
Autor: E.J.-D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous déclarez qu' « examiner une situation avec l'intime persuasion qu'elle est mauvaise, c'est condamner son perfectionnement à la stérilité. » — Mais, si vous l'examinez avec la conviction intime qu'elle est bonne, songerez-vous donc à la perfectionner ?

« Il faut du tact et de la charité dans un jugement sur ses collègues ! » Je suis parfaitement de votre avis. Mais, si l'on est convaincu qu'un certain nombre de collègues rabaisse l'Art et compromettent dans l'esprit du public la vocation d'artiste, le seul *tact* à déployer en les condamnant publiquement est de ne pas prononcer leurs noms. Quant à la *charité* qui consisterait à garder le silence, permettez-moi de la qualifier de faiblesse et dans certains cas même, de lâcheté.

Enfin, — car, ouf, nous allons bientôt en finir ! — un appel à la critique impartiale, convaincue et inexorablement sévère quand la sévérité peut se trouver justifiée, vous fait redouter qu'une fois lancée sur cette pente de vérité et de justice, elle ne dépasse le but en « *s'acharnant impitoyablement aux défauts d'une œuvre ou d'un artiste.* » — Or, — vous me parlez de l'éducation des enfants tout à l'heure, — s'il suffit de signaler doucement à un enfant un de ses défauts pour qu'il s'en corrige sur l'heure, il sera sans doute inutile de le gronder fréquemment et de lui faire la guerre; mais s'il s'entête dans ce défaut, jugez-vous à propos de vous taire, de jeter le manche après la cognée, de ne pas insister, de ne plus sévir ?

Certaine critique vous exaspère par sa recherche de la petite bête, lorsqu'elle signale des faiblesses que personne ne remarque tant elles sont difficiles à constater. — Mais saperlotte, l'on ne calcule pas le dessin d'un tableau pour qu'il puisse être apprécié par des myopes, l'on n'écrit pas un ouvrage philosophique pour les enfants de l'école primaire, l'on ne fait pas de la musique pour ceux qui sont incapables d'en saisir et d'en comprendre tous les détails. Si une certaine partie du public ne remarque pas des *faiblesses difficiles à saisir*, c'est justement le rôle de la critique de faire son éducation. Et si cela lui gâte sa joie d'apercevoir des faiblesses dans une œuvre ou son interprétation, ne trouvera-t-il pas une compensation suffisante dans la joie qu'il éprouvera plus tard à admirer des œuvres sans défauts qu'il n'appréciait pas du temps où les faiblesses des œuvres imparfaites lui échappaient encore ?

Et si, comme vous le dites en terminant, le *critique préfère juger mauvais ce qu'il n'a pas saisi*, oh alors ! je vous l'abandonne. Il mérite les mêmes blâmes que certains musiciens contre lesquels j'élève la voix. Que si, cependant, sincère, consciencieux et capable, il n'émet pas la même opinion que vous et que son jugement vous énerve, c'est bien simple, parbleu, ne vous imposez pas la fatigue de le lire et de discuter avec lui. Vivez, paisible et satisfait, fort de votre opinion, insouciant du reste.

Vous vous êtes dit : « Halte, nous sommes arrivés ! C'est charmant ici, plantons notre tente, voici l'étape dernière ! » — Vous ne m'en voudrez pas, je pense, si je ne veux pas me reposer encore. Il y a peut-être un site et meilleur et plus beau là-bas, tout là-bas... vous ne voyez donc pas ? Oui, c'est si loin encore !... Alors, tout seul, en route ! Au revoir, camarade !

E. JAQUES-DALCROZE.



Les Maîtres Chanteurs à Lyon

En bien, nos wagnériens genevois ont eu tort ! Convaincus probablement par avance qu'un théâtre de province française ne pourrait jamais interpréter convenablement une œuvre de Wagner dont les traditions et les manières sont centralisées à Bayreuth, nos wagnériens n'ont pas daigné se déranger pour la première des *Maîtres Chanteurs* à Lyon. Ils ont eu tort, car cette première a été un véritable triomphe, et nous a révélé en France une variété de ressources artistiques, une profondeur de pénétration et une souplesse d'assimilation, absolument rares. Certain critique français, dans un feuilleton apocalyptique, déplorait le lendemain de la première, que l'on songeât à monter en France une comédie dont le comique est essentiellement germanique. Il oubliait avoir dit exactement le contraire dans une de ses conférences, et sa traduction récente d'un opéra allemand fait de pure tradition germanique, semblerait prouver que les seuls ouvrages acclimatables en France seront ceux qu'il aura traduits.

La version française de M. Alfred Ernst est en tous points admirable. Faite par un fin lettré en même temps que par un érudit musicien, elle est d'une rare exactitude de traduction et d'une justesse de prosodie remarquable. Nous comptons revenir longuement dans un prochain numéro sur cette adaptation merveilleuse à la scène française de la lettre et de l'esprit wagnériens, dans une étude sur les *Maîtres Chanteurs* que nous ne pouvons faire passer aujourd'hui faute de place. Le public lyonnais a été absolument empoigné par l'épique bouffonnerie, la poésie intense et la grave philosophie dont est pétri le poème et a semblé trouver fort claire la musique qui l'accompagne, souple polyphonie se mouvant au poème, et en accentuant les contours, tout en nous en révélant l'âme intérieure par ses subtils retours de thèmes. Il est vrai que M. Vizentini, directeur du théâtre de Lyon, a su mettre merveilleusement en clarté cette œuvre compliquée et l'on ne saurait trop admirer l'effort gigantesque, la puissance de volonté et le souci intelligent de vérité artistique de cet homme qui, transplantant le premier en France le comique wagnérien, y a réussi d'une façon aussi complète, imposant à tous les artistes, à l'orchestre et sur la scène un mouvement, une tenue, une interprétation, une recherche de naturel tout nouveaux.

C'est M. Vizentini qui conduisait lui-même l'orchestre et il s'est acquitté de sa tâche en musicien de premier ordre. Sur la scène il a obtenu des choristes une variété de groupements et un souci de gestes que nous n'aurions pas cru possibles, étant donnée la convention qui régit l'attitude des chœurs sur nos théâtres. Les interprètes presque tous ont été à la hauteur de leur rôle. M. Delvoix surtout qui, dans le rôle de Beckmesser, s'est montré chanteur de goût et comédien de grand

tempérament, et M. Beyle qui a incarné avec intelligence le personnage de Hans Sachs. La plupart des artistes chargés des rôles des Maîtres Chanteurs ont chanté dans une bonne tradition et joué avec goût. M^{me} Janssen a montré des qualités dans le rôle d'Eva qu'elle joue cependant avec trop d'afféterie et avec une prononciation défectueuse. Quant à M. Cossira, Walther gigantesque,... de taille,... c'est le seul artiste qui nous ait totalement déçu, par le conventionnel vraiment outré de ses attitudes et la façon inintelligente dont il a compris ce rôle exquis d'adolescent fougueux et candide, aux superbes envolées lyriques et aux naïfs sentiments d'écolier amoureux.

C'était Walther l'autre soir qui semblait le chanteur scholastique !

Maintenant que la presse entière a enregistré l'énorme succès remporté à Lyon par les *Maîtres Chanteurs*, nous pensons que nos dilettantes vont tous faire le voyage, en attendant qu'on nous donne ici cette œuvre géniale. — M. Vizentini a bien mérité de l'Art et l'ovation spontanée que le public lui fit l'autre soir était des mieux justifiées.

E. J.-D.



JEAN GERARDY

Je jeune artiste dont nous publions aujourd'hui le portrait est né à Spa le 7 décembre 1877. Très jeune encore, il manifesta pour la musique d'excellentes dispositions qui ne tardèrent pas à se développer par les soins de son père, professeur au Conservatoire royal de Liège. Ayant eu M. Richard Bellmann pour professeur, il obtint à l'âge de huit ans et demi le second prix de violoncelle et une année plus tard le premier prix ; deux ans après, il se voyait décerner au concours supérieur la médaille de vermeil, en même qu'il obtenait sur 72 concurrents le premier prix de solfège.

Sa première apparition en public date de 1888 ; elle eut lieu au cercle « l'Emulation » de Liège, et il y remporta un énorme succès qui ne l'a jamais quitté dans ses tournées en Allemagne, en Amérique, en Angleterre, en Autriche, en Belgique, en France, en Russie, en Suisse, etc.

Partout la critique lui a été des plus favorables et l'a complimenté autant pour sa virtuosité que pour sa musicalité ; aussi Jean Gérardy est-il un des violoncellistes contemporains les plus en vue.



CHRONIQUES



GENÈVE. — *Quatrième concert d'abonnement.*

La ville de Reims produisait jadis du Champagne, des biscuits et des rois. Les rois étant de moins en moins demandés, elle s'est mise à donner des artistes, ce qui n'est pas maladroit de sa part. M. Henri Marteau est un échantillon de cette production champenoise. Ce violoniste n'est pas un inconnu pour le public genevois. En 1891 déjà il s'était fait entendre à Genève et à en juger par les compte-rendus de l'époque, on fondait alors sur lui les plus grandes espérances. Dire que ces espérances ont été déçues au dernier concert d'abonnement semble un peu dur. Le cas n'est pas désespéré, loin de là, mais c'est bien pourtant une certaine déception qui fut le sentiment dominant dans l'impression produite par M. H. Marteau. Ah ! coquine d'Amérique, terre de perdition pour nos artistes. Elle les allèche par ses dollars, les corrompt par son goût détestable, et lorsqu'ils nous reviennent, s'ils ont gagné quelqu'argent, leur capital artistique est malheureusement le plus souvent très amoindri. M. Marteau revient d'Amérique. Il y a été couvert de fleurs et d'encens grossier. Qu'il réagisse, il est très jeune, et quelques mois de travail consciencieux le remettront en forme. Les défauts que nous avons à signaler sont en première ligne, une qualité de son peu agréable, un peu savonneuse dans les passages doux et dure dans les passages de force. On sent très bien que lorsque M. Marteau veut donner beaucoup de son, le bois de son archet touche la corde. Un deuxième défaut consiste en un certain dilettantisme de style qui trahit l'absence de principes forts et d'une conviction solide à la base de l'interprétation.

Or, nous exigeons d'un soliste qu'il *interprète* ce qu'il joue. Nous serons moins désappointés par une interprétation fautive que par une interprétation *ad libitum*. L'interprétation fautive peut être logique ; elle témoigne du moins de l'effort pour comprendre et pour rendre. La pensée de l'artiste, sa collaboration intelligente avec le compositeur s'y manifestent ; et si cette collaboration prête à la discussion, du moins mérite-t-elle l'intérêt, et tant qu'on la sent sincère, elle inspire le respect.

M. Marteau s'est voué à la musique moderne ; mais il ne faudrait pas croire que cette musique peut mieux se passer de style que la musique dite classique. Elle a son style à elle dont il est essentiel de bien se pénétrer avant d'en affronter l'interprétation. En entendant l'autre jour la *Suite tzigane* de Wormser, mon esprit se reportait machinalement à Armenonville et aux tziganes du pauvre Banti, mort aujourd'hui. Banti n'avait certes pas la technique de M. Marteau ; il n'eût probablement pas pu jouer à la note la très difficile suite de Wormser, mais il l'eût certainement interprétée d'une façon très supérieure. Il ne jouait bien que la musique tzigane, mais